

BOYER D'AGEN

BX
1374
997947

BX
1314

Comment est mort Léon XIII

d'après

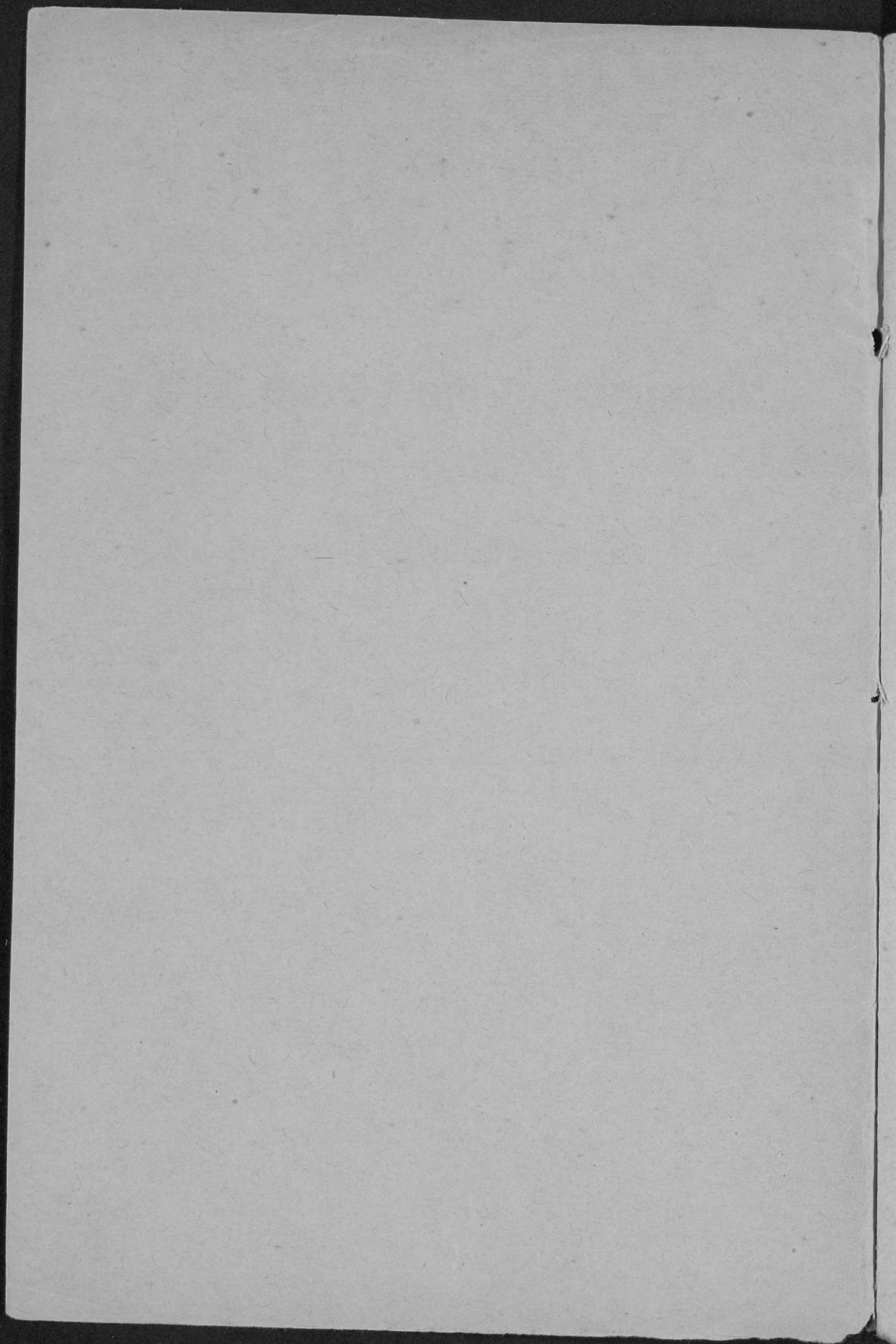
Un "Diario" d'Adriano Pierconti

PARIS

H. FALQUE, ÉDITEUR

15, RUE DE SAVOIE, 15

1907



AE P5081

BOYER D'AGEN

Comment est mort Léon XIII

d'après

Un "Diario" d'Adriano Pierconti

PARIS

H. FALQUE, ÉDITEUR

15, RUE DE SAVOIE, 15

1907

EXTRAIT DE *LA REVUE*

1^{er} Août 1907

Deacidified



COMMENT EST MORT LÉON XIII

Si, au dire de Beaumarchais dont le mot célèbre semble avoir préludé à la tourmente de 1793, il est des gens qui n'ont que « la peine de naître », il en est d'autres qui ont bien celle de mourir. De ces derniers, l'agonie mémorable et les funérailles du pape Léon XIII laisseront un exemple historique, particulièrement émouvant. Le monde des deux hémisphères n'a pas encore oublié le spectacle angoissant où, du 3 au 20 juillet 1903, le firent participer les journalistes de l'ancien et du nouveau Continent attendant, sur la Place de Saint-Pierre envahie, l'étonnant duel que la vie venait d'engager avec la mort sur la personne du plus débile et du plus résistant vieillard qu'on n'avait plus été habitué à rencontrer et à admirer depuis le temps des patriarches. Par ces dix-sept interminables journées d'une canicule atroce, qui firent jaillir le feu d'un ciel de braise et lui répondre les pavés brûlants de la Place où des nuits étouffantes succédaient à ces torrentiels embrasements, les pierres chaudes se chargèrent seules de donner la réplique aux reporters assoiffés de nouvelles. Mais l'inébranlable masse cubique n'ouvrit ni porte ni fenêtre de ce Vatican, implacablement clos au dialogue que s'étaient interdit les serviteurs muets du Pape moribond avec les rédacteurs intempérants d'une presse trop vive. Sur cette Place, ces dix-sept jours durant, on ne sut exactement que ce qu'on put approximativement supposer, derrière un mur où se passait pourtant un des drames les plus saisissants qu'eût jusque-là recueilli le séculaire palais de Sixte-Quint et du Bernini. De ces chambres vaticanes encore closes, aucune voix familière n'a laissé transpirer les intimes secrets, ni restituer à cette touchante mort du sage les véridiques entretiens d'un autre *Phédon*, pour lequel un autre Platon semblait vouloir s'annoncer. L'année 1907 saura-t-elle ce que les précédentes ont espéré vainement ? La translation des restes de Léon XIII, de Saint-Pierre où le cérémonial funèbre des pontifes romains lui aura fait attendre, quatre ans, le monument qu'il s'était préparé à Saint-Jean-de-Latran, va-t-elle même avoir lieu par ces temps troublés ?

Au 2 mars dernier, jour anniversaire de la naissance de Joachim Pecci, ce tombeau était prêt. Commandé une première fois par Léon XIII vivant à son sculpteur habituel Luchetti, cet ouvrage funéraire était passé en deuxième main au sculpteur Luzzi qu'avait préféré au premier la Commission présidée par le cardinal Satolli, archiprêtre de la basilique du Latran. Mais un voyage de cette Eminence en Amérique ayant permis à la même Commission de revenir sur sa décision, un troisième sculpteur avait été substitué aux deux précédents en la personne du Commandeur Tadolini qui, plus heureux que ses collègues, a enfin pu, le 7 janvier 1907, faire sortir de son atelier de la *Via Babuino*, au pas de six robustes chevaux, son œuvre achevée. En marbre de Carrare, elle pèse 12 tonnes et mesure la hauteur de 6 mètres pour la seule statue de Léon XIII levant la main, de son geste familier de mystique semeur, pour bénir un groupe d'ouvriers dont le pape hautement démocrate du *Rerum novarum* semble avoir préféré le quatrième Etat sacrifié et l'améliorable fortune. Mais le premier sacrifié ne sera-t-il pas Léon XIII lui-même, sur ce tombeau de haute parade que lui aura dressé un artiste qu'il n'avait pas choisi ? Son artiste, à lui, par qui il avait déjà fait exécuter le simple monument d'Innocent III dans ce même Saint-Jean-de-Latran, où ils auront leur place côte à côte, se fût inspiré des pieux sculpteurs d'autrefois qui se contentaient de coucher les papes dans la sereine majesté de leur statue renversée par la mort, sous l'*arcosolium* des vieilles sépultures vraiment chrétiennes. L'esthétique vénérable des catacombres primitives l'eût guidé et non plus, comme avait dit Léon XIII lui-même, un jour, devant les tombeaux paradeurs qu'on voit à Saint-Pierre de Rome :

— Cet air de faux papes, levant les bras sur leurs mausolées, comme des comédiens sur leurs tréteaux ou des généraux de corps d'armée sur leurs champs de bataille !

Si imparfaitement que le monument funèbre de Léon XIII réponde au concept religieux et simple que ce pape avait exprimé, on a pu craindre que la translation même tant de fois annoncée, n'en fût longtemps différée encore. Les âmes d'évangélique simplicité que Rome ne cesse de posséder, redoutaient-elles les honneurs souverains que les autorités d'Italie se proposent de rendre à la mémoire de Léon XIII, sur le passage de ses restes mortels dans les rues de la Ville où l'armée occupante lui présenterait les armes ? Ce serait peut-être exagérer leur dévotion envers ce vénéré pontife qui saura bien se sauver, lui-même, du péché de compromission italienne et de vanité posthume que ses contemporains bien inspirés, d'ailleurs, lui voudraient faire commettre. Le pape Léon XIII aurait ainsi ce côté commun avec le pape Innocent III qu'il honora d'un tombeau voisin du sien, à San Giovanni : la tradition romaine voulant que l'âme de ce pape moyenâgeux attende, au Purgatoire, le Juge-

ment dernier qui achèvera de purifier son grand esprit de ses quelques péchés d'orgueil que tant d'autres petits chrétiens sont incapables de commettre.

Quoi qu'il en soit de la légende ancienne, l'histoire contemporaine est là pour affirmer que la translation des restes de Léon XIII annoncée au 2 mars, date anniversaire de la naissance du pontife n'aura peut-être pas encore été accomplie au 20 juillet, date anniversaire de sa mort. Durant ces longs mois d'attente, les journaux de Rome, même les plus anticléricaux qui ne professent pas moins de vénération que les autres envers la haute figure de Léon XIII, auront veillé jour et nuit aux portes de San Pietro, pour éviter toute surprise dont le monde ne serait prévenu que trop tard. Présentement encore se continue, sous le Portail de Bronze, la même permanence des reporters de la *Tribuna* et même de l'*Avanti* qui, plus admirables que les soldats de Pilate dont la consigne fut de trois jours seulement sur le tombeau du Christ, y ont pris la leur avant Pâques et n'en auront pas même été relevés à la Trinité.

Pour occuper les loisirs de ces braves factionnaires de la Presse internationale et pour faire connaître à leurs nombreux confrères qui fréquentèrent le même corps-de-garde, sur cette même *Piazza di San Pietro*, bien des détails ignorés sur la maladie et l'agonie de Léon XIII, en 1903, nous avons pensé de demander à Adriano Pierconti quelques extraits du curieux *Diario* que lui permirent alors de composer les notes mêmes des familiers de l'*Anticamera* pontificale. Cette rédaction faite au jour le jour, chez Léon XIII lui-même, est l'œuvre d'un véritable et irrécusable témoin. On en jugera par les pages qu'on va lire.

Quel personnage autorisé répond au nom d'Adriano Pierconti ? Quelques mots sur les diaristes divers que la mort de Léon XIII inspira de si différente manière, nous suffiront, pour accorder à l'auteur de ce *Diario* l'attention que recommandent ces pages.

Quand, exactement à 4 heures de l'après-midi du 20 juillet 1903, Léon XIII, — en lutte avec la mort depuis dix-sept jours de cette mémorable agonie où le vieillard presque centenaire résista, racine par racine de son héraldique cyprès, à la sape de la terrible bûcheronne qui n'eut cet arbre de vie prodigieuse qu'au dernier coup de la cognée dans le tronc résistant encore et qu'au dernier souffle de la rafale dans les branches encore vertes, — quand le pape eut rendu à son Créateur l'âme sereine qu'il en avait reçue à l'aube du 2 mars 1810, un seul petit nuage blanc montait dans un torride ciel d'été. A cette heure même, le grave bourdon de Saint-Pierre annonça à la ville et au monde le départ de celui dont le même bronze avait célébré l'arrivée dans ce palais, vingt-cinq ans auparavant. Sur l'envolée

de toutes les autres cloches de Rome disant par mille glas que le pape était mort, la nuée des télégrammes suivit aussitôt la ligne frémissante de ces autres messagers métalliques pour faire sonner le glas papal jusqu'aux extrémités de la terre. Au concert de vénération universelle qui s'était élevé autour du lit de l'agonisant sans discordance de tous les partis unifiés, moins un, — celui de l'anarchie, — devant cette dépouille auguste qui se refroidissait, succéda l'assaut des jugements qui survivent aux morts et par lesquels, au dire de Tacite, tout homme laisse au monde la seule chose qui en dure : *Unum solum restat, judicium de mortuo quocumque.*

« Il s'en est allé dans sa majesté lente et s'est perdu dans le mystère, écrivait le sénateur Fogazzaro, le soir de la mort de Léon XIII. Il n'a jamais paru si grand devant le monde étonné, qu'aux dernières heures de sa si longue vie, durant cette agonie sereine et encore agissante où il rappelait l'attitude et la parole finale de Septime Sévère... Léon XIII fut un génie vigoureux et fécond, d'une culture intense et riche. Il ne ramena pas à la simplicité les formes pesantes et académiques du traditionnel langage des papes ; mais il les soumet à la modernité des sujets et au service d'une pensée prodigieusement active, qui s'exerça sur tous les champs d'action. Sa compréhension de l'esprit moderne, si peu favorisé par la grande majorité des pasteurs catholiques, s'appuya sur son inébranlable foi pour lui inspirer, l'un et l'autre, la résolution magnanime d'ouvrir aux studieux de l'Histoire les Archives vaticanes. Et c'est ce qui grandit ce pape, de plus mémorable manière que toutes ses Encycliques, quel qu'en soient leur incontestable mérite et le bruit incomparablement plus grand encore qu'elles firent. L'esprit moderne et la foi inébranlable de Léon XIII le grandissent aussi dans cet acte qui lui fut strictement personnel, d'instituer la Commission biblique et d'ouvrir les portes du Vatican à la critique des textes sacrés qui justifierait ainsi l'audace de ses doutes et la solidité de ses affirmations. C'était un solennel hommage aux droits de la science, une glorieuse profession de foi dans l'accord infaillible des vérités de tout ordre. C'était le principe, mal entendu par la plupart, d'un grand et fatal avenir ; une admirable résurrection de la vérité, hors des bandelettes qui la lient défailante ; une transformation lente mais immense de l'intelligence du dogme. On en ressentira, — qui sait quand, et qu'importe ? — les effets, dans la vie, dans le culte et dans la pratique chrétienne. Le pharisaïsme en sera supprimé, l'esprit en triomphera de la lettre... »

Au chroniqueur libéral du *Giornale d'Italia* firent écho ceux du monde entier, pour un éloge sans réserve du pape et de son pontificat, jusqu'au *Matin* lui-même qui disait que, « durant les vingt-cinq années qu'il régna sur le monde, Léon XIII n'eut ni une parole de haine, ni un geste de menace. Et c'est

pourquoi ce pape restera longtemps dans la mémoire des hommes. »

Cependant, au milieu des panégyriques unanimes de la presse mondiale, un dernier hommage manquait à la vertu du pontife défunt. C'était celui que le vice d'un seul se chargerait de rendre à Léon XIII par la plume insolente d'un publiciste français. Ce folliculaire de haut style et de grand vol, à qui l'audace n'avait pas suffi pour franchir une seule fois le seuil du Vatican, tant que Léon XIII avait vécu, aurait été introduit par un évêque français dans la chambre même du pontife; et voici ce que ce reître de la plume écrivait à un journal parisien, après avoir foulé à ses pieds de soudard du reportage ivre ou dément, les tentures funèbres qu'eussent dû lui rendre sacrées les lois inviolables de tout asile où la mort entrant désarma, de tout temps, les plus barbares adversaires : « J'ai vu le pape mort, écrit celui-ci ; et ce qui est demeuré au fond de mes yeux, ce n'est pas l'image de cette petite chose jaune, perdue et dissoute, sous la grande couverture verte ; ce qui est inoubliable, c'est le désordre sans douleur qui a duré une heure dans le Vatican, comme si la mort avait frappé un jeune souverain à l'improviste. Ce qui est inoubliable, c'est la vision de tous les cardinaux présents, parmi lesquels un seul pleurerait, la figure perdue dans un mouchoir rouge taché de tabac... A la porte de la salle du *Tronetto*, la dernière pièce qui me sépare de la chambre du pape, un prélat très grand et de haute mine, m'arrête et me dit :

« — Je vous en supplie, n'allez pas plus loin ! »

« ...Un dernier effort me donne un pas, et j'aperçois ce qui fut un pape, Est-ce un corps ? Est-ce une chose dissoute, une cire qui fond ? Je ne sais, mais on ne retrouve rien des traits si accusés de Léon XIII. Demain, les pâtes et les fards auront peut-être restitué la figure ; aujourd'hui la mort a tout pris. Les longues paupières sont dépliées sur le globe des yeux éteints, les sourcils énormes paraissent une seule barre d'acier forgé à froid. Le front, où s'est agité un monde de rêves, semble un désert de chairs grises. Le paquet de rides qui est là, fut-il vraiment le pape de la force et de la volonté ? Le corps se devine, ployé en arc sur le côté. L'ensemble du masque est effrayant d'impersonnalité, il suinte, comme suintent les vieilles statues dans l'humidité des églises. Tel me paraît, en une vision de deux heures, ce pape mort avant d'être mort, ce pontife muré vivant dans des organes qui ne fonctionnaient plus. » Et d'autre émotion, pas ombre, sous la plume ou le stylet de ce genre de condottière en retard sur les *bravi* qui le précéderaient dans la carrière et qui savent parfois trouver grand le vaincu, en le voyant étendu mort à leurs pieds. Pour ce mauvais fils de l'Eglise en deuil de veuve, il n'y a ni pape, ni père qui tienne, ni larmes de l'assistance qu'il coudoie et enfonce

pour arriver plus vite au lit funèbre, — s'il y arriva ! — ni, à défaut des vrais sanglots qu'il n'entend pas, ne pouvant les comprendre, les plaintes mêmes des choses, ces *lacrimæ rerum* s'animant et versant leurs ondes larmoyantes sur la ville et le monde, à ce spectacle de grandeur où tous les hommes pleurent, — excepté celui-là ! — au départ de celui qui s'en va, comme les patriarches, couronné de sa majestueuse vieillesse du moins, si la majesté du trirègne-vingt fois séculaire ne suffit plus à cette génération arrivante à qui la mort d'un pape ne sert plus que pour une insolence nouvelle.

Quelle émotion touchante se dégage de ces télégrammes innombrables où de simples fidèles offrent à Dieu leur vie, s'il veut encore épargner celle de leur pontife, et comme on lit avec une douce pitié ce fait-divers qu'un correspondant de journal recueille à une porte du Vatican. Là, une pauvre Carpinétaine arrive à pied, trop tard, pour donner quelques jours encore d'existence au vieillard, au prix des siens et de ceux de son enfant qu'elle a eu l'admirable courage de porter dans ses bras, pour ce sacrifice sublime renouvelé des âges où la foi des simples était simplement héroïque : « Le soir venu, écrit le reporter Juliani, après avoir rêvé longtemps, assis sur un des gradins qui mènent à la basilique, j'allai faire une promenade derrière le Vatican en suivant la *Via delle Fondamenta*. J'arrivai à la porte de la Zecca, lorsque je ne fus pas peu surpris d'apercevoir, près de l'entrée par où passent les voitures qui vont à la cour Saint-Damase, une femme dormant paisiblement. A ses côtés, reposait un enfant. Sur le visage du bébé errait un sourire évangélique. Le bruit de mes pas attira l'attention du Suisse de garde. Je vis surgir aussitôt la silhouette du soldat.

« — Où allez-vous ? me dit-il.

« — Je me promène, mon brave !

« — Ah !... Surtout ne réveillez pas le *bambino* !

« — Mais pourquoi cette femme et cet enfant sont-ils là ?

« — La pauvre est arrivée des environs de Carpineto, ce soir même. Elle avait reçu, il y a quelque temps, un secours du pape et, apprenant que le Saint-Père était dangereusement malade, elle est partie, à pied, emportant son enfant, pour venir voir le pape et le sauver, dit-elle : « Je prierai tant, que *Papa Leone* guérira ! »

« — Pauvre femme !

« — Elle est arrivée tard, continua le soldat, et je n'ai pu la faire coucher au Vatican. Mais elle a mangé. J'ai fait venir du lait pour l'enfant, et je veille sur eux. Demain, mes chefs aviseront.

« Je remis quelque monnaie au soldat pour qu'il la donnât, le lendemain, à cette malheureuse. Le Suisse prit les pièces et les posa à terre, près de l'enfant :

« — En se réveillant, la *ciociara* les trouvera et je dirai que c'est *Papa Leone* qui les a envoyées... »

Comme ces scènes d'héroïsme populaire, — aussi naïvement écrites qu'elles furent vécues par de simples Berquin des familles qui continuent, sans y prétendre, les mémorables Plutarque de l'histoire, — sont reposantes pour l'esprit et le cœur soulevés par certains récits prétendus chrétiens.

Les drames de l'histoire sont plus simplement contés par leurs témoins fidèles. Aussi nous rendons un plus sincère hommage au véridique narrateur du *Diario* que nous nous préparons à lire : Adriano Pierconti, lui, n'a besoin que de la vérité des faits pour nous émouvoir, quand il nous raconte ce qu'il sait, jusqu'au final et répugnant enregistrement du décès de Léon XIII sur le livre réservé, au Municipale du Capitole, aux morts par crime ou accident, dont l'état civil reste inconnu. C'était bien le cas de Léon XIII mourant à Rome qui ne reconnaissait plus son ancien maître...

Certain chevalier au nom fleuri de Girolamo Lunador, maître de chambre du cardinal Cinzio Passeri Aldobrandini, neveu du pape Clément VIII, a laissé aux Archives Vaticanes un manuscrit qui, sous le titre de *Relazione della Corte ed il Maestro di Camera*, présente au plein soleil de l'indiscrétion le monde pontifical du xvi^e siècle, que ce nom d'auteur, baptisé au pays de l'Astrée, semble, d'abord, n'éclairer que par un doux rayon de lune, — de *lune d'or*. Or, c'est un élève d'église qui parle et qui en dit, sur son maître et sur son entourage, cent fois plus long et mille fois plus fort que n'avaient osé en écrire Jean Burchardt, ni Paris de Grassis, les imprudents diaristes d'Alexandre VI et de Léon X.

Si notre chevalier-servant fait asseoir à table son cardinal avec la politesse exquise du cérémonial romain, c'est aussi avec une désinvolture maîtresse d'écuyer tranchant qu'après avoir attaché la bavette au cou de *l'Eminentissimo*, il lui passe les viandes taillées à sa façon. Il coupe, il rogne, il poivre, il sale, il allonge les sauces, raccourcit cailles et faisans, baptise le vinaigre en vin de Chypre et la limonade du Transtévère en cervoise du Brabant ; et tout cela, d'un tour de main aussi blanche que la nappe où les victimes sont dépecées, d'un tour de gentilhomme si parfait que le cardinal s'en déclare enchanté et que pour remercier son majordome d'un couvert si bien mis, il en choisit le plus doré que Lunador emportera en *regalo* dans sa poche. Et l'Eminence si opulemment traitée se lève de table sans s'apercevoir que la croix d'or qu'elle portait sur sa poitrine, c'est, à présent, sur ses épaules qu'elle est passée, par un geste inconscient du bon dîneur ou plutôt par la main leste de ce Cyrénéen moderne qui, moins courageux que l'ancien, se refuse d'aider le patient à gravir la montagne fatale. Du moins, le bourreau est habile ; et sa victime rendra

l'âme sous l'ironie qui la cloue, sans se plaindre d'avoir trop souffert. Que dis-je?... Elle a si bien dîné!

De nos jours, si les Aldobrandini sont rares, les Lunador restent nombreux. Mais combien ces derniers sont différents du maître chroniqueur qui leur donna l'exemple de l'écuyer tranchant à la main leste, coupant sans blesser et laissant nappe blanche! Aujourd'hui, dans cette traditionnelle et aristocratique Rome des Papes, il semble que vous ne rencontriez plus que des garçons d'auberge, des étaliers de boucherie; quand ce ne sont pas des bourreaux à la solde de Pilate, prenant encore le Vatican pour un calvaire. Aujourd'hui, il suffit de quelques moutardiers du pape, pour s'en faire les geôliers et les tortionnaires; tout simplement parce que les clefs de la maison sont sur la table depuis 1870, et que le prisonnier mis sous verroux par la camorre de ses gardiens est un vieillard et qu'il ne peut veiller personnellement à sa porte. Aujourd'hui donc, autour de ce même Vatican où l'on voit empaler de trop débonnaires victimes, comme aux temps anciens où, à la même place de ce cirque historique, un Néron éclairait de poteaux vivants et de torches humaines les courses noctambules des bacchanales du César; aujourd'hui, dis-je, on ne découpe plus, on déchiquette; on n'étale plus, on entasse; on ne discute plus, on assomme. Vive le stylet des Borgia! Vive la plume assassine des Dangeau de sacristie versant, comme un poison, leur vilaine encre dans la plaie de ces prêtres aussi désarmés que des femmes et, partant, tout aussi respectables. Mais l'absolution n'est-elle pas assurée au forfait? La main délicate d'un ennemi sincère qui, jadis, s'avouait vaincu aux premiers coups qu'il avait portés, au premier sang qu'il faisait transparaître; cette main, ennemie mais sincère, que l'esprit dirigeait et qu'arrêtait le bon sens au point où la plaisanterie finit et où le crime commence; aujourd'hui, cette main lourde, banale, homicide, n'est plus que la main d'un Cannibale des boulevards ou d'un Peau-Rouge des salons s'acharnant sur la victime qu'on s'est choisie et que, même au tombeau, on exhume pour la frapper encore, à l'ébahissement de la galerie dégoûtée et déjà lasse.

Ces notes, prises heure par heure, avec une sincérité scrupuleuse auprès de l'auguste malade, resteront pour l'historien de ce glorieux pontificat le plus précieux des documents authentiques. Elles nous apprennent comment un pape meurt avec, sur ses lèvres indéfectiblement fidèles à l'Épouse mystique des pontifes antiques, ce dernier mot de recommandation suprême et de testament souverain qui fut celui de Léon XIII :

— *La Chiesa!*... *L'Église!*...

Extraits d'un « Diario » italien ⁽¹⁾

Vendredi, 3 juillet 1903.

S. S. Léon XIII, après sa promenade habituelle au jardin, a commencé par éprouver un malaise général, joint à une prostration accentuée de ses forces.

Le professeur Joseph Laponi, médecin du pape, ayant voulu se rendre compte de l'insomnie qui molestait le Saint-Père, depuis deux nuits, avait déjà décidé qu'il passerait la nuit suivante auprès de l'auguste vieillard. S'étant rendu auprès de lui, ce matin, vers dix heures, il constatait, à la partie supérieure droite du thorax, une petite *area di ottuosità*, sans autres signes ni localisés ni généraux. Mis en soupçon d'une *pulmonite adynamique*, comme il s'en présente chez les personnes d'un grand âge, il exprima le désir de revoir plus tard l'auguste malade. Il fit part de son diagnostic à S. Em. le cardinal Mariano Rampolla del Tindaro, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, et au comte Riccardo Pecci, neveu du pape, et, en même temps, il recommanda au Saint-Père le calme et le repos.

Sa Sainteté, qui avait déjà consenti à accorder audience à S. E. le duc Don Antonio Salviati et sa famille, à LL. EE. Mgr le comte J. Della Chiesa, substitut de la Secrétairerie d'Etat et à Mgr J.-B. Lugari, assesseur du Saint-Office, voulut aussi recevoir, dans la salle Clémentine, un groupe d'étudiants de Budapest, sans s'inquiéter autrement de l'indisposition dont il souffrait.

Dans l'après-midi, le professeur Laponi, de retour pour la visite du pape, eut à constater avec douleur que la lésion localisée se faisait toujours plus manifeste et étendue, et il témoigna le désir de donner au public connaissance de l'état où se trouvait le Souverain Pontife...

Dimanche, 5 juillet.

6 heures matin. — Le pape, toute la nuit, n'a pu avoir que de très courts instants de repos. Cependant, il n'a pas de fièvre, il ne tousse pas, son souffle est parfaitement libre et son

(1) DA LEONE XIII à PIO IX. *Adriano Pierconti, Roma.*

intelligence aussi, à tel point qu'il continue à vaquer aux affaires. Dans la journée d'hier, il a voulu signer le bref par lequel Mgr Alexandre Volpini, secrétaire des Brefs aux Princes, est nommé secrétaire de la Sacrée Congrégation Consistoriale.

Le Saint-Père est, tantôt couché sur son lit, tantôt étendu sur une chaise longue. Quelquefois, il se lève et fait quelques pas dans la chambre. Il est parfaitement conscient de la gravité de son état et il a voulu qu'on en avisât tous les membres de sa famille.

Le professeur Lapponi et le valet de chambre Pio Centra sont continuellement auprès de Sa Sainteté...

8 heures. — Les professeurs Lapponi et Mazzoni restent, environ une heure, en consultation dans la chambre de l'auguste malade... Néanmoins, le Saint-Père conserve toujours sa même lucidité d'esprit, à tel point que, ce matin, en voyant le professeur Mazzoni, il s'est récrié : *C'est la première fois, depuis quatre ans, que vous ne me trouvez pas bien.* Il a fait appeler son secrétaire particulier, Mgr Rinaldo Angeli, et lui a demandé les épreuves typographiques d'une épigramme que le Saint-Père venait de composer, en l'honneur de saint Anselme. Les ayant en mains, il y a fait quelques corrections et a donné l'ordre à Mgr Angeli de les faire imprimer...

8 heures 15 soir. — Selon un avis publié par l'Eminent cardinal-vicaire, le saint viatique devait être administré demain au Saint-Père, en forme solennelle. Mais, soit que l'état de l'auguste malade ait empiré, cette après-midi, soit qu'il faille répondre au désir exprimé par le Saint-Père lui-même, il a été décidé de procéder, ce soir, à l'acte solennel... Quand Mgr le Sacriste est entré dans la chambre, Mgr le Majordôme, au milieu du silence religieux des assistants qui retenaient à peine leur émotion, a donné lecture de la profession de foi. Le pape Léon XIII l'a suivie attentivement, donnant encore une preuve de la lucidité de son esprit qui, dans la gravité de son état, fait l'admiration de tous ceux qui ont l'occasion d'approcher l'auguste vieillard. La lecture de la formule étant finie, Mgr Mazzolini a commencé la récitation du *Confiteor*. Aux paroles *Mea culpa, mea maxima culpa*, le Saint-Père a étendu trois fois les bras et les a fait retomber sur sa poitrine, en signe de componction. Puis, de la chambre voisine, on a entendu sa voix prononcer distinctement, par trois fois, le *Domine non*

sum dignus. L'impression de cette cérémonie solennelle restera dans l'âme de tous ceux qui y ont assisté. A la fin, les cardinaux présents n'ont pu résister au désir de donner au vénérable Pontife une nouvelle preuve de leur dévotion. Pénétrant dans la chambre, ils se sont approchés du lit et, sans parler, ont baisé l'un après l'autre la main du pape. Le Saint-Père, toujours dans la sérénité de son esprit, les regardait avec affection en prononçant leurs noms. En adressant à chacun une parole, il les bénissait. Au cardinal Ferrata, il a dit :

— *Nous partons pour l'éternité !*

— Courage, Saint-Père ! a pu ajouter l'Eminence, qu'une émotion violente serrait à la gorge...

Lundi, 6 juillet.

S. M. l'empereur Guillaume II, à bord du yacht *Hohenzolern*, ayant appris la grave maladie du Saint-Père pendant un office religieux auquel il assistait, s'est retourné vers l'assemblée (dit un télégramme reçu de Berlin), et a dit : *Le pape, que j'aime et vénère, se trouve en danger : prions pour lui*. Et Sa Majesté a prononcé à haute voix une prière simple et émouvante. Il a dit en terminant : *Le monde a besoin des hommes grands et bons. Que le Tout-Puissant accorde encore de longues années au Saint-Père !*

Tous les journaux libéraux de la presse universelle consacrent à la maladie du Saint-Père des articles sympathiques et font des vœux pour une prompt guérison. Seul, le journal socialiste de Rome s'est exprimé ainsi : « Le pape peut, désormais, être regardé comme mort. Comme sujet de chronique, c'en est un des plus importants ; non pour nous, mais pour la presse de toutes les couleurs qui va se livrer au plaisir des prévisions et des conjectures. Pour nous, socialistes, la mort de Léon XIII ne dépassera guère, comme nouvelle, l'intérêt que l'Agence Stéfani nous ferait prendre à la mort du Grand Lama. Un vieillard de quatre-vingt-quinze ans cesse de vivre et aura un autre vieillard pour successeur : voilà tout... »

7 heures soir. — Au conseil municipal de Rome, salle comble. Le comte Carlo Santucci a pris la parole et dit : « Avant de procéder à l'ordre du jour de cette séance, un vœu s'impose à tous les partis de cette assemblée qui voudra, j'espère, unanimement l'adopter ou le respecter. Le vénérable vieillard

qui, pendant ces jours, lutte contre la loi inexorable à laquelle tout mortel est soumis, n'est pas seulement le chef auguste de notre religion ; il est aussi la plus haute, la plus pure, la plus lumineuse figure qui brille à l'horizon, hélas ! trop obscurci de ce siècle naissant. A l'heure où cette glorieuse lumière menace de s'éteindre, nous formons les vœux les plus ardents pour que la divine Providence daigne conserver encore Léon XIII à la vie, à la religion, au monde... »

Le Commandeur Palomba, président, au nom de ses collègues du conseil municipal, s'associe à ces vœux pour la conservation de l'auguste vieillard, chef de la religion catholique, qui est la religion du royaume...

Mardi, 7 juillet.

1 heure après-midi. — Le pape se réveille doucement. Voyant entrer le chirurgien, il manifeste quelque émotion. Mais, se rassurant vite, à l'aspect souriant du professeur Mazzoni, il lui dit :

— Ce sera peu de chose ?

— Oh ! oui, répond Mazzoni, une affaire de quelques minutes.

— Si peu ? Quoi qu'il en soit, faites. J'ai pleine confiance en vous.

Le Saint-Père, qui était étendu à ce moment-là sur une chaise longue, prie Centra de l'aider à se coucher sur le lit. Il ne s'est même pas déshabillé tout à fait. Seule est restée découverte la partie du thorax où l'opération doit être pratiquée. Pendant que les professeurs Lapponi et Mazzoni préparent leurs instruments de chirurgie, l'auguste vieillard se recueille et prie. Vers 1 heure 10, le vaillant opérateur, ayant en mains la seringue Pravaz, s'approche du lit et dit :

— Saint-Père, voulez-vous me permettre de voir ?

Ce disant, et pendant que le pape l'aide de ses mains à découvrir le thorax, le professeur Mazzoni y pique rapidement l'aiguille et y injecte une petite dose de cocaïne pour anesthésier le point douloureux. Le pape ne donne aucun signe de souffrance. Alors, le professeur Mazzoni, se servant de la même aiguille toute vide de cocaïne, exécute un mouvement d'aspiration. Aussitôt, le liquide cherché apparaît dans le petit tube de la seringue. La preuve étant faite et le résultat positif, le

professeur Mazzoni applique aussitôt l'appareil Potin pour opérer l'extraction entière du liquide. Cette deuxième opération a aussi réussi à souhait; puisque, en si peu de temps, de la plèvre ont pu être extraits environ 800 grammes de liquide séro-hématique, c'est-à-dire un peu sanguinolent.

— Saint-Père, nous avons fini ! dit alors le chirurgien, en retirant l'appareil et en appliquant, sur la partie opérée, quelques gouttes de collodion.

— Comment !... déjà terminé ?

— Sans doute !

— Et comment se fait-il que je n'aie rien senti ; tandis que, l'autre fois, pour une simple injection sous-cutanée, j'avais tant éprouvé de douleurs ?

— C'est, Saint-Père, grâce au perfectionnement d'un nouvel appareil. Je vous le montrerai, quand vous serez guéri.

— Bien, bien ! Ce sera le mérite de l'appareil ; mais le meilleur mérite en sera pour la main expérimentée du professeur Mazzoni ! ajouta le pape, d'un air satisfait et avec un geste qui lui exprimait sa grande sympathie.

Sa Sainteté, sitôt l'opération finie, a éprouvé un vrai soulagement. Contrairement à son habitude, elle n'a pas refusé de prendre un cordial, et elle exprime sa reconnaissance aux deux médecins qui luttent valeureusement, depuis plusieurs jours, contre la mort qui menace le chef auguste de l'Eglise...

Mercredi, 8 juillet.

Le Saint-Père a voulu voir les journaux. On a préparé des exemplaires de l'*Osservatore Romano* et de la *Voce della Verità*, avec le bulletin médical sensiblement amélioré. Mais le pape, soupçonnant l'optimisme de ce bulletin, a demandé à voir aussi les journaux libéraux. Pour le contenter, on est allé les faire prendre chez Bruschino, le marchand de journaux de la Place Saint-Pierre. Quand ils sont arrivés, Mgr Angeli les a développés et en a lu, çà et là, des extraits; il les a vite refermés quand il a vu que le Saint-Père fermait les yeux et montrait une certaine fatigue. Mais, aussitôt se réveillant, le pape lui disait : *Allons, allons, continuez !* Et Mgr Angeli de reprendre la lecture. Heureusement, le professeur Lapponi survenant a arrêté cette consultation dangereuse...

Jeudi, 8 juillet.

7 heures matin. — Sa Sainteté, un peu soulagée et ayant exprimé le désir de se lever, le professeur Lapponi y a consenti et, avec Centra, l'a aidée à descendre du lit et à venir s'allonger sur la chaise longue où, pour l'aider au repos, on lui a placé des coussins sous la tête et sous les bras. Le pape ayant dit, avec un soupir d'aise : « Je me sens mieux ! Hier, j'étais plus abattu ! », le professeur Lapponi l'a prié de prendre quelque fortifiant ; et, de fait, le pape a accepté un café où un jaune d'œuf était battu. Ensuite, il a exprimé le désir d'être rasé, et Pio Centra a déféré avec sollicitude et délicatesse à la volonté de son maître. Ainsi prêt aux visites, le Saint-Père a fait appeler son confesseur, Mgr Guillaume Pifferi, avec qui il s'est entretenu environ une demi-heure...

10 heures. — Le Saint-Père, ayant appris que le cardinal Rampolla avait manifesté le désir de le voir, l'a fait inviter, le matin, à se rendre auprès de lui. Il s'est plu à entendre les informations sommaires que l'éminent Secrétaire d'Etat lui donnait. Sa satisfaction a paru s'accroître quand le cardinal a signalé les innombrables télégrammes envoyés au Vatican, et les prières et les vœux que le monde entier formule pour la guérison du pontife. Parlant de sa maladie, le pape en énumérait les phases diverses et a exprimé *l'espoir de pouvoir surmonter, avec le secours de Dieu, cette faiblesse qui persiste encore.* Ensuite, le pape a demandé au cardinal s'il n'avait pas à lui parler d'affaires. A celles que l'Eminence a soumises, le Saint-Père a donné, avec la plus grande clarté, leurs solutions respectives en exprimant, à leur sujet, sa volonté souveraine. Avant de congédier le cardinal, le Saint-Père lui a témoigné le désir de voir, dans la journée même, certains autres cardinaux.

2 heures après-midi. — Les professeurs Lapponi et Mazzoni se rendent chez le cardinal Rampolla pour s'entendre, avec lui, sur l'assistance d'un autre médecin dont la consultation leur paraît nécessaire. Cette consultation extraordinaire des deux illustres médecins du Saint-Père leur est inspirée par un scrupule qui les honore grandement... L'Eminence a répondu :

— Messieurs, Sa Sainteté a confiance en vous, confiance

des plus méritées. Si vous croyez utile de consulter un autre de vos collègues, faites-le. Mais je ne prendrai pas sur moi la responsabilité d'en parler au Saint-Père qui pourrait en être fortement impressionné. Il me semble que vous êtes tout indiqués pour lui en parler vous-mêmes.

Les médecins y ont consenti et le professeur Lapponi s'est chargé d'en faire part au pape. Quant au médecin consultant, ils ont dit au cardinal que, parmi les professeurs de l'Université de Rome, ils choisiraient, si rien ne s'y opposait, le docteur Eugène Rossoni, professeur de pathologie spéciale démonstrative et directeur de la clinique médicale. Descendus à l'appartement pontifical, ils sont entrés chez le pape et lui ont dit :

— Que penserait Votre Sainteté si nous en appelions au jugement de quelque médecin célèbre ?

— Mais, a répondu le pape qui avait écouté attentivement, j'ai grande confiance dans les deux médecins qui sont à mes côtés et qui me soignent avec une si affectueuse intelligence. Ils me suffisent. Je me serais même contenté, comme je l'ai toujours fait, du médecin que je connais depuis si longtemps, (et, de la main, il désignait tout sympathiquement le professeur Lapponi). Mais lui, aussi modeste que brave, il a voulu s'adjoindre un valeureux collègue. Il a bien fait et je le remercie de cette sollicitude. Mais pourquoi un autre médecin, à présent ? Il y a donc quelque chose de nouveau ?

Les médecins lui ayant répondu tranquillement qu'il n'y avait rien de grave, que les conditions de la maladie restaient les mêmes, mais qu'un autre jugement leur paraissait utile, spécialement pour se rendre plus exactement compte des phases progressives et de la situation présente, et pour corroborer la confiance qu'ils gardaient, le pape a répliqué :

— Je n'insiste pas, si vous le croyez utile. Je vous sais gré, au contraire, de votre pensée.

Cette première difficulté vaincue, les médecins ont signalé le nom du professeur Eugène Rossoni. Le pape a répondu qu'il le connaissait, sinon personnellement, du moins de réputation et qu'il en avait entendu dire du bien. Il a donc approuvé le choix et ajouté :

— Et vous aussi, professeur Mazzoni, vous étiez inconnu de moi, lorsque Lapponi vous proposa pour l'ablation de ce

kyste qui me donnait tant d'ennui ; et tous deux, vous et moi, nous sommes restés contents de nous connaître. N'est-il pas vrai, professeur ?

— On ne peut plus vrai ! a répondu Mazzoni...

4 heures après-midi. — Arrivent au Vatican les professeurs Mazzoni et Rossoni. Ils montent, par l'ascenseur, à l'appartement pontifical où les reçoit leur collègue Laponi avec qui ils ont un bref entretien ; puis, ils pénètrent dans la chambre de l'auguste vieillard. Présenté par ses collègues, le professeur Rossoni a adressé au Souverain Pontife ses hommages et ses encouragements, ajoutant qu'il était très honoré de pouvoir lui faire visite. Le Saint-Père, toujours dans un état de prostration profonde, mais toujours présent à lui-même et conservant la pleine lucidité de son esprit, a répondu :

— J'ai plaisir à vous voir. Déjà, je vous connaissais de nom ; mais mes deux bons médecins, qui ont toute ma confiance, ont exprimé le désir d'entendre aussi votre avis. Et, à présent, ces messieurs vont vous informer de tout.

Mais le professeur Rossoni connaissait déjà assez les phases principales de la maladie. Et alors a eu lieu la consultation...

Au cours de la visite, le pape a demandé au professeur :

— N'êtes-vous pas Romain ?

Et, sur la réponse affirmative du docteur, il a continué :

— Avez-vous connu le professeur De Matteis ?

— Non, Saint-Père, je ne me le rappelle pas, répond Rossoni, après un moment de réflexion.

Comme pour expliquer sa demande, le pape a ajouté :

— Je sais qu'à l'hôpital de *Santo Spirito*, il y a une *Salle De Matteis*.

Puis, se ressaisissant un instant, comme pour suivre sa mémoire à travers les années passées, il s'est mis à parler d'une voix lente mais assez intelligible, de sa jeunesse et d'une grave maladie qu'il eut alors et dont il fut guéri par le professeur De Matteis. Au moment de prendre congé, le professeur Rossoni a adressé au vénérable vieillard d'autres paroles de respectueuse déférence. Le pape les accueille et, levant les mains en signe de salut, il ajoute :

— Merci !...

5 heures 30. — Le Saint-Père reçoit les cardinaux Oreglia di San Stefano, Della Volpe, Gotti et Mgr Della Chiesa, qui

restent environ vingt minutes dans la chambre du malade. Sa Sainteté les a tous reconnus et leur a dit :

— Merci, merci ! Je suis bien fatigué !

Le cardinal Oreglia a répondu :

— Courage, Saint-Père ! Nous faisons tous des vœux pour votre guérison.

— Je vous remercie et je vous bénis tous ! a ajouté encore Léon XIII.

6 heures. — Sa Sainteté reçoit aussi ses neveux, les comtes Camille, Ludovic et Richard. Il s'entretient affectueusement avec eux et leur dit que, hier, il s'est senti plus haletant qu'aujourd'hui, et il a ajouté :

— Mais nous ne sommes pas hors de danger !

Le comte Ludovic Pecci lui apprend qu'une députation de Carpineto serait venue lui présenter les souhaits de son village natal. Le pape accueille avec tendresse cette nouvelle preuve d'attachement de ses chers Carpinétains ; il regrette seulement que les prescriptions médicales l'empêchent de recevoir cette députation ; mais il fera envoyer par lettre ses paternels remerciements et la bénédiction apostolique.

— Et quand, demande le pape, a-t-on su là-bas la nouvelle de ma maladie ?

— Samedi, Saint-Père ! répond le comte Ludovic.

— C'est curieux. Et pourtant je n'ai commencé à me trouver mal que dimanche.

Ses neveux, pour ne pas le fatiguer par un long entretien, lui résument l'intérêt général qu'indistinctement tout le monde prend à sa santé. Ils citent les principaux articles publiés à sa louange par les journaux libéraux et, incidemment, ils mentionnent Enrico Panzacchi comme l'auteur de la très belle chronique *Come muore il Papa* qu'a publiée, la veille, le *Giornale d'Italia*. Après diverses autres demandes, Léon XIII congédie ses neveux qui, grandement émus, lui baisent la main. Comme ils s'appêtent à sortir, le pape rappelle le comte Ludovic, et lui demande brusquement :

— Quand repartirez-vous pour Carpineto ?

Le comte Ludovic est resté un moment interdit. Il savait que c'était une des méthodes habituelles de Léon XIII. Pour découvrir la vérité, il fait de ces interrogations imprévues qui souvent ont jeté le trouble et la confusion chez les plus habiles.

Ce sont des embûches difficiles à éviter. Le comte Ludovic aime le séjour de Carpineto et reste à Rome le moins qu'il peut. Or, par la réponse de son neveu, Léon XIII aurait pu apprendre la vérité sur son état réel. Mais le comte, se ravisant, a répondu sans hésiter :

— Je repartirai demain matin.

— Très bien ! ajouta le pape satisfait. Et vous, Camille, quand irez-vous à Pérouse ?

— Le plus tôt possible, Saint-Père !...

Tout le personnel des télégraphes à Rome doit, pour assurer la charge exceptionnelle des dépêches, s'imposer un supplément extraordinaire de 4 à 5 heures par jour. Le Commandeur Tancredi, ministre des Postes et Télégraphes, a ordonné le rappel de tous les employés en permission, pour faire face au service et pour que le public ne soit pas trop mécontent...

Vendredi, 10 juillet.

Une animation inaccoutumée s'est produite, cette nuit, autour de la Basilique Vaticane. La foule arrivait, à pied ou en voiture, tout empressée, et stationnait longuement sur la Place pour y recueillir des nouvelles sur la santé du pape. L'issue satisfaisante de la visite faite, vers minuit, par le professeur Mazzoni, a été connue aussitôt et a couru de bouche en bouche, comme un trait. Chacun a appris cette nouvelle avec un vif contentement. De nombreuses boutiques sont restées ouvertes, bien avant dans la nuit, sur la Place Rusticucci et aux alentours. Les personnes qui se rendent au Portail de Bronze, par ce besoin intime qu'elles éprouvent toutes de se rapprocher le plus qu'elles peuvent du lieu où se tient renfermé le secret, s'éloignent ensuite lentement et sortent de l'ombre intense de la colonnade pour entrer dans la lumière crue des cafés. Là, restent à veiller, toute la nuit et jusqu'à l'aube, une foule de journalistes et bon nombre de dames aussi...

8 heures matin. — Les professeurs Rossoni, Lapponi et Mazzoni entrent dans la chambre du Saint-Père. Le pape a quitté son lit et reste assis sur sa chaise longue. La pâleur du visage et des mains et l'abattement visible de toute la personne contrastent singulièrement avec la vivacité intense du regard.

La visite des médecins est longue. Sortis de la chambre du

malade, ils se réunissent en consultation qu'ils prolongent jusqu'à 9 heures 50. Ils sont d'accord à décider, avant de procéder à une plus sûre auscultation, d'enlever le liquide qui s'est de nouveau accumulé dans la plèvre, et qui a rendu plus défavorable l'état du malade. Le professeur Lapponi en fait part au pape qui se résigne, de bon gré, et revient se coucher. Le professeur Mazzoni prépare l'appareil Potin et procède vivement à l'opération de la thoracentèse, vers la partie postérieure du thorax d'où il a tiré plus d'un litre de liquide. L'opération a duré vingt-cinq minutes ; et le Saint-Père l'a subie, étendu sur son lit, avec la plus grande tranquillité. Un soulagement immédiat s'est produit. Et le malade, qui vient de prendre un bouillon avec un jaune d'œuf battu et un peu de Marsala, n'éprouvant plus aucune douleur, s'assoupit.

11 heures. — La matinée s'est passée sans altération notable. L'amélioration continue. Sa Sainteté, se sentant mieux, s'est levée de son lit et est allée s'accommoder sur sa chaise longue où elle s'est entretenue avec son confesseur. Ensuite, pour se distraire un peu, Léon XIII a lu quelques odes d'Horace qui, comme on sait, est un de ses auteurs favoris.

5 heures soir. — Le Saint-Père reçoit les cardinaux Di Pietro, Macchi, Satolli, et Séraphin Vannutelli, avec lesquels il a échangé de bienveillantes paroles. Au cardinal Macchi, qui lui parlait des manifestations d'universelle sympathie et dévotion que provoquait la santé du pontife, celui-ci a répondu :

— *Tant mieux pour la papauté et pour l'Eglise !*

Le publiciste César Sobrero décrit ainsi le travail des journalistes à Rome : « Rome offre, à cette heure, non seulement le plus actif, mais le plus vaste champ d'action au journalisme du monde entier. C'est ainsi que *le Temps* nous a envoyé Eugène Lauthier, rentré de Belgrade où il était allé à la découverte de la sénilité physique de ce jeune Alexandre assassiné. *Le Journal* a mandé Jean de Bonnefon, une espèce de mastodonte qui a débuté dans l'entretien par un féroce « attrapage » avec le cardinal Rampolla qu'il accuse d'avoir causé la maladie du pape et d'avoir illégalement fait créer, à ses fins personnelles, les cardinaux du précédent Consistoire. *L'Echo de Paris* nous a dépêché l'élégant Boudouresque... Les journaux anglais ont fait mieux. Ils ont ouvert un compte courant illimité à leurs correspondants romains, et, chaque

jour, ce sont des kilogrammes de papier qui sont confiés aux guichets du télégraphe, à destination de la blonde Albion... »

Samedi, 11 juillet.

Mgr Honor, archevêque de Trébizonde, a apporté au Vatican une lettre autographe de S. M. Edouard VII, roi d'Angleterre, qui fait des vœux pour la santé de Léon XIII. Cette lettre a été remise au cardinal Rampolla. Quand l'état du malade le permettra, elle sera lue à Sa Sainteté à qui elle est adressée. Le roi Edouard est informé télégraphiquement, matin et soir, de l'évolution de la maladie chez le pape...

8 heures 15. — Sa Sainteté admet en sa présence les cardinaux Mocenni, Cretoni, Segna et Ferrata. Le Saint-Père s'entretient quelques instants avec eux et leur adresse d'affectueuses paroles. Il parle plus particulièrement avec le cardinal Ferrata qui, pour avoir été nonce en France, lui expose mieux le thème des affaires françaises. Le pape, en l'écoutant, lui a dit : *Il faut prier beaucoup pour vos Français, parce qu'ils en ont besoin!* Le cardinal a répliqué que, néanmoins, très consolantes étaient les nouvelles de la France s'intéressant à la santé du pape ; et il a ajouté que le courage dont Sa Sainteté donne des preuves, pendant cette maladie, fait l'effet d'une vraie mission spirituelle dans le monde. A quoi Léon XIII a vivement répliqué : « Alors, *felix morbus!* — Non, Saint-Père, ce serait un peu trop ! » Le pape a rappelé alors au cardinal que, le 14, la Congrégation des Rites devrait se réunir en sa présence : « Il faudra la remettre, parce que, ce jour-là, nous ne serons pas en mesure d'y assister. » Ensuite, il a demandé si, dans cette réunion, serait plaidée la cause du Vénérable del Bufalo. Le cardinal a répondu que ce jour-là serait réservé à la discussion des vertus héroïques de Jeanne d'Arc. A quoi Léon XIII a ajouté qu'il fallait prier pour que l'héroïne d'Orléans manifestât, en cette circonstance, son pouvoir céleste...

La foule continue à affluer au Vatican, chaque matin, pour s'inscrire sur les registres et attendre le *Bulletin* de la nuit. La manière de procéder, pour la publication du *Bulletin*, est la suivante : A peine celui-ci est rédigé et signé des médecins, qu'il est remis au Commandeur Puccinelli qui le téléphone, par un appareil reliant l'appartement pontifical à l'imprimerie vaticane. Attendu là par le chevalier Scotti en per-

sonne, il est distribué, ligne par ligne, à toute l'équipe des typographes qui le composent en quelques minutes. La machine est toujours prête, et le *Bulletin* y est tiré en un temps relativement bref. A mesure que les exemplaires sont imprimés, le directeur de la typographie les envoie à l'économiste du Vatican qui en fait la distribution, avec l'aide de ses employés. Après avoir ainsi téléphoné le *Bulletin* et l'avoir lu dans les antichambres où stationnent cardinaux, ambassadeurs et prélats, le Comm. Puccinelli descend à pas accéléré la *Scala Nobile* et entre dans son bureau installé à gauche, sous la voûte de cet escalier. Là, il est attendu par une foule anxieuse, composée surtout des reporters de tous les journaux. Le Comm. Puccinelli lit le document à voix haute et lente, pour donner le temps de l'écrire ou sténographier à qui ne peut attendre l'arrivée des imprimés. Et l'honorable économiste n'a pas dicté le dernier mot que les journalistes s'échappent en courant, se répandent sur la Place Saint-Pierre et se dirigent qui vers le *Caffè Chiara* où, indépendamment du téléphone, reste en permanence une troupe de bicyclistes des Télégraphes de l'Etat, et qui encore vers le bureau de poste voisinant avec le corps de garde des pompiers, vers les tramways, vers les voitures. Chacun apporte à tout le monde et au plus vite la communication officielle du même *Bulletin papal*...

Au commencement de sa maladie, par une nuit d'insomnie, Léon XIII avait dicté des vers latins à Mgr Angeli, son fidèle et infatigable secrétaire particulier. Ce matin, le vaillant *Paese* de Pérouse, fondé depuis vingt-huit ans par le Saint-Père quand il était évêque de Pérouse, publie cette poésie latine où la féconde imagination et la piété ardente du pontife brillent, comme un rayon de soleil dans un crépuscule triomphal. Voici ce qu'on y lit :

NOCTURNA

Ingemiscantis animæ meditatio.

*Fatalis ruit ora, Leo ; jam tempus abire est
Pro meritisque viam carpere perpetuam.
Quæ te sors maneant ? cælum superare jubebant,
Largus contulerat quæ tibi dona Deus.
At summæ claves, immenso pondere munus
Tot tibi gestum annos, hæc meditare gemens :*

*Qui namque in populis excelso præstat honore,
Hei misero, pœnas acrius inde luet.*

Hœc inter trepido dulcis succurrit imago

Dulcior atque animo vox sonat alloquii :

« *Quid te tanta premit formido ? ævique peracti*

« *Quid seriem repetens, tristia corde foves ?*

« *Christus adest miserans : humili veniamque roganti*

« *Erratum, ah ! fidas eluet omne tibi. »*

Dimanche, 12 juillet.

Le Saint-Père, qui est au lit et ne s'est pas levé de toute la journée, se sent assez bien et reçoit les cardinaux Agliardi, Casali del Drago, Mathieu et Steinhuber, avec son affabilité habituelle. Le cardinal Mathieu lui dit combien de prières se font en France, pour sa santé. Le pape lui en exprime sa satisfaction et ajoute qu'il fait, de son côté, le vœu que cessent en France les persécutions dirigées présentement contre l'Eglise. En le congédiant, il lui dit qu'il envoie sa bénédiction à la religieuse, sœur du cardinal. Au cardinal Agliardi, il adresse quelques demandes concernant la promotion récente de l'Em. à la charge de vice-chancelier de la S. R. E. et il dit en terminant :

— Avez-vous pris possession de la Chancellerie ?

— Pas encore, Saint-Père ! Il y manque quelques formalités.

— Eminence, nous y pourrions au plus tôt ! ajouta le pape en devinant qu'il s'agissait d'apposer sa signature à la bulle de nomination...

Lundi, 13 juillet.

5 heures matin. — Cette nuit, le Souverain Pontife a été quelque peu agité. Vers l'aube, par courts intervalles, il a eu un peu de sommeil. Le professeur Lapponi, qui l'a veillé toute la nuit, s'est retiré pour se reposer aussi.

11 heures. — Le pape fait appeler son secrétaire particulier, Mgr Angeli, à qui il demande de revoir les épreuves des vers qu'il a composés naguère, en l'honneur d'Anselme d'Aoste, le saint archevêque de Cantorbéry et le plus grand docteur de l'Ordre de saint Benoît. Ayant ses épreuves en mains, le Saint-Père fait remarquer à Mgr Angeli que les caractères typographiques lui en semblent un peu petits. Il lui donne ordre de présenter, de sa part, cette poésie au Révérendissime abbé-

primat de l'Ordre de saint Benoit, le P. Hildebrand de Hemp-tine à qui elle est dédiée, et il ajoute :

— Le père-abbé voudra certainement venir me voir. Dites-lui, Monseigneur, que, pour le moment, j'ai le regret de ne pouvoir le recevoir. Mais, à peine je serai guéri, je le verrai avec plaisir. En attendant, je lui envoie ma bénédiction.

Mgr Angeli s'empresse de téléphoner au Révérendissime père-abbé la volonté du Saint-Père et lui demande à quelle heure il pourrait se présenter à l'abbaye. Le père-abbé a répondu qu'il ne permettait absolument pas que Monseigneur s'éloignât le moindre instant du Saint-Père, et qu'il viendra lui-même au Vatican, demain.

6 heures soir. — Le Saint-Père reçoit les cardinaux Cas-setta, Martinelli, Nocella, Pierotti, Respighi, Sanminiatielli, Satolli, Vannutelli et Vives y Tuto. A plusieurs reprises, il leur adresse l'invitation de s'asseoir. Les cardinaux s'y refusent, pour ne pas fatiguer l'auguste malade par une trop longue visite. Appelant auprès de lui le cardinal Satolli, il lui adresse quelques paroles concernant la Commission des Etudes bibliques dont cette Eminence fait partie. Au cardinal Respighi, qui vient de lui dire quelques mots d'encouragement, le pape répond :

— *J'envoie ma bénédiction ardente au clergé et au peuple de Rome, à l'épiscopat, au clergé et au peuple italien !*

Et il les congédie, en leur adressant ses remerciements affectueux et en leur donnant la main que chacun baise en se retirant...

Mardi, 14 juillet.

5 heures matin. — L'état général du Saint-Père n'a pas changé. Sa Sainteté reste calme, mais dans une attitude de fatigue et de prostration. Le professeur Lapponi et Pio Centra ont veillé assidument, pendant la nuit.

8 heures. — Le pape a fait appeler Mgr Angeli avec qui il s'est entretenu, environ une demi-heure...

8 heures 30. — Les professeurs Mazzoni et Lapponi ont fait une visite rapide au Saint-Père qui leur a manifesté le désir de n'être plus soumis à de nouvelles injections. Les médecins, ayant constaté que l'état du malade ne s'est pas sensiblement aggravé, ont décidé de déférer à son désir.

Les espérances des jours derniers s'évanouissent presque

toutes. A l'émotion fébrile des journées précédentes, succède, à présent, dans les SS. PP. AA., une période de douleur résignée et un calme apparent, prélude des inéluctables catastrophes. Encore que l'état du Saint-Père ne soit pas désespéré et ne présente pas un péril imminent, il reste pourtant grave. Les forces diminuent et l'organisme, lentement, se détend. Le plus grave et le plus permanent ennemi de Léon XIII, c'est son âge.

11 heures 30. — Le Révérendissime abbé-primat de saint Anselme, P. Hildebrand de Hemptine, arrive au Vatican et monte à l'appartement pontifical où il est reçu par Mgr Angeli qui lui présente quelques exemplaires des vers suivants que Léon XIII a voulu composer, en l'honneur de saint Anselme :

*Puber Beccensi cupide se condere claustro
Patricia Anselmus nobilitate parat.
Sub duce Lanfranco studiosus et acer alumnus,
Sub patre Herluino crescit et usque pius.
Florentem ingenio juvenem, ad cœlestia natum
Quem non perficiat tale magisterium?...*

.....
*Hinc pastor, fidei divino hinc munere doctor
Sublimi in superis vertice conspicuus.*
.....

6 heures soir. — Le Saint-Père a quitté son lit. Assis sur sa chaise longue, il reçoit les cardinaux Cavagnis, Cavicchioni, Gennari et Tripepi. Leur ayant fait prendre un siège, il les a remerciés de leur empressement. *Je suis prêt à la mort!* leur a-t-il dit, et il a terminé par ces mots : *Que la volonté de Dieu soit faite!* Les cardinaux s'étant approchés pour baiser la main de l'auguste malade, le pape les a congédiés en leur disant : *Merci, merci! Dieu vous bénisse tous!*

Pour donner une idée de l'énorme besogne qui accable, en ces jours, le bureau télégraphique de la Place Saint-Silvestre, qu'il suffise de dire que la direction, non contente d'avoir rappelé les employés en congé et ceux qui sont attachés aux bureaux de la direction et du secrétariat, a obligé tout le personnel à prolonger son service, de quatorze à vingt heures par jour. La recette, dont le chiffre quotidien normal est de 4 000 francs, s'est élevée à 15 000 francs environ...

Mercredi, 15 juillet.

5 heures 30 matin. — Le Saint-Père a passé la nuit presque sans sommeil, avec de courts évanouissements. La respiration est oppressée. Par intervalle, pour calmer un peu l'agitation du malade, on lui donnait à boire de l'eau de fleur d'oranger.

6 heures. — L'auguste malade s'assoupit. De nouveau, recommence la chasse des *reporters* se relançant après chaque personne qui sort du Vatican.

7 heures. — Le professeur Lapponi, dont la petite-fille Pia est malade, quitte le Vatican en voiture pour faire une courte apparition à son *villino* des Prati di Castello...

4 heures soir. — Depuis quelques heures, le pape est calme et comme assoupi. Il ne manifeste pas de grandes souffrances physiques. L'inquiétude a eu, aujourd'hui, des alternatives de tranquillité brève. L'intelligence du malade reste toujours vivace. Le Saint-Père a échangé avec Pio Centra et le professeur Lapponi quelques paroles, pour leur demander des nouvelles de ses familiers. Il a fait allusion à sa fin qui ne serait pas lointaine et il a ajouté :

— *Quel que soit le jugement qui sera prononcé sur Léon XIII, après sa mort, on ne dira pas qu'il n'eut l'esprit toujours occupé au bien de l'Eglise, selon que lui inspira sa conscience.*

Minuit. — Aucun changement notable n'est survenu à l'état du Saint-Père.

Les journaux ont établi leur quartier général au *Caffè Chiara* de la Place Rusticucci. Celui-ci, pour la circonstance, reste ouvert toute la nuit. Il en est de même des autres cafés et restaurants voisins du Vatican. On n'y laisse aucun moyen d'avoir quelque *primeur*, sur les phases de la maladie du pape. Les correspondants en inventent même de toutes les couleurs, pour télégraphier quelque chose de nouveau. Ils battent un vrai record de malices, pour chercher à savoir quelque chose de positif. Au poste des pompiers, où les services des téléphones du Vatican sont centralisés, ils ont, la nuit dernière, sonné avec obstination pour apprendre quelque chose de ce qui se passe à l'intérieur des SS. PP. AA. C'étaient des voix quelque peu altérées. Douce-reuses et retenues, elles se recommandaient de personnages autorisés, encore qu'apocryphes, dans l'espoir de réussir à

attendrir les pompiers de garde. Une voix de femme plus ou moins virile, en est venue jusqu'à prier qu'on persuadât son frère, — un employé du Vatican, — de s'en revenir à la maison, du moment que le pape était mort. Le pompier de garde comprit ce qu'il fallait entendre à ce latin-là et répondit aussitôt :

— Votre frère est en route. Il a déjà quitté la cour Saint-Damase. Je crois qu'avant de rentrer à la maison, il sera allé prendre un café chez Chiara, place Rusticucci.

Devant cette inutile attaque de la roche vaticane, plusieurs journalistes ont cherché à la tourner par le flanc. Ils sont allés frapper chez les cardinaux Vannutelli et Oreglia ; à plusieurs reprises, ils ont refrappé impitoyablement, mais en vain : les Eminences dormaient...

Jeudi, 16 juillet.

6 heures matin. — Le pape, toute la nuit, a été agité d'insomnies et d'étouffements répétés. A maintes reprises, il a appelé Pio Centra et le professeur Lapponi. Seulement à l'aube, il a eu quelques moments de repos.

9 heures. — Pour faire mieux respirer le Saint-Père qui est souvent haletant, on ouvre les fenêtres de sa chambre. On l'avait déjà fait une première fois, à 5 heures 30. Ce *fait nouveau* produit une très vive alarme dans la foule des *reporters* qui se tiennent en permanence, sur la Place Saint-Pierre. Ils font courir les bruits les plus étranges et les plus hasardés...

7 heures soir. — Au Vatican, il y a foule partout. Dans les antichambres pontificales et aux secondes loges où sont placés les registres, il y a un concours énorme. Et cependant, pas le plus petit incident à noter. La cour Saint-Damase est encore plus pleine que les soirs précédents. On attend le *Bulletin* qu'on s'enlève, de mains en mains, sitôt paru. Chacun en veut une ou plusieurs copies, pour la conserver ou pour l'expédier aux parents et amis.

8 heures. — Le Saint-Père a fait appeler le cardinal Rampolla. Il lui donne des ordres et lui accorde des permissions. Le cardinal, remerciant Sa Sainteté, l'engage à avoir confiance en N.-D. du Mont-Carmel pour laquelle le Saint-Père a une dévotion profonde et à qui le recommandent tous les bons catholiques qui en célèbrent la fête aujourd'hui. Il a signalé ensuite

l'universel intérêt du monde catholique et les vœux qu'on y fait pour la guérison du pape. A ces mots, Léon XIII a souri...

Par une attention délicate, le Commandant de la division militaire a suspendu les exercices de tir au Fort de Monte-Mario, en raison du voisinage du Vatican et pour que le bruit du canon ne gênât pas le vénérable malade.

Vendredi, 17 juillet.

5 heures matin. — Toute la nuit, sauf à quelques intervalles d'agitation, on n'a noté aucun changement dans l'état général de l'auguste malade.

6 heures. — Les journalistes, qui sont de faction au *Caffè Chiara*, signalent, à défaut d'autres événements, en y donnant l'importance d'un fait capital, le passage de Zanardelli qui est passé en voiture, de la Porte Angelica à la Place Rusticucci, pour une promenade. Ils ont aussi vu et noté le passage du syndic de Rome, don Prosper Colonna, à cheval, en compagnie de son premier-né, don Fabrice.

9 heures 15. — Sa Sainteté garde toujours sa grande lucidité d'esprit ; mais sa faiblesse s'accroît, et les médecins cherchent à combattre la dépression des forces avec une nutrition fréquente et des cordiaux auxquels ils joignent de nombreuses injections de caféine et d'huile camphrée. Comme on le sait, le pape fut toujours très frugal. Depuis qu'il est malade, la nourriture lui répugne ; ce qui a obligé les médecins à lui faire subir un régime complètement liquide. Ce qu'il prend avec le moins de répugnance, c'est un peu de vin de Bordeaux ou de Tokai, spécialement de la provision dont lui fit récemment cadeau S. M. l'empereur Guillaume II. Le pape accepte aussi, de temps en temps, quelques cuillerées de bouillon et un peu de gélatine. Il boit assez souvent de l'orangeade...

Samedi, 18 juillet.

5 heures matin. — Toute la nuit, le pape est resté aux prises avec une insomnie persistante. Le professeur Laponi, qui n'a pas laissé le malade un seul instant, a cherché à l'apaiser avec quelque calmant, sans pouvoir obtenir l'effet désiré. Vers trois heures, l'inquiétude s'est fait sentir plus vive. Le Saint-Père ne pouvait fermer l'œil. Finalement, vers l'aube, le sommeil réparateur est venu, et le malade a pu se reposer.

7 heures 15. — Le professeur Lapponi quitte l'appartement du pape et se rend chez le cardinal Rampolla pour l'informer d'une amélioration dans l'état du Saint-Père et de la manière dont la nuit s'est passée. Le cardinal a accueilli cette nouvelle avec une satisfaction visible.

10 heures 30. — Sa Sainteté reçoit le cardinal Secrétaire d'Etat et s'entretient longuement avec lui, dans la chambre.

Midi. — Le comte Camille Pecci, plus soulagé et plus tranquille, quitte le Vatican.

4 heures 45 après-midi. — Le Saint-Père reçoit son neveu, le comte Camille, et le retient environ une demi-heure...

Dimanche, 19 juillet.

6 heures, matin. — L'état du Saint-Père présente une aggravation sensible. On continue à constater la dépression des forces et cette excitation nerveuse qui, durant la maladie, n'a abandonné le vénérable vieillard qu'à de courts intervalles. L'insomnie persistante qui le fatigue, le tient très agité et l'en fait se plaindre au professeur Mazzoni, à Mgr Angeli, à Pio Centra qui, toute la nuit, sans repos, l'ont veillé.

7 heures. — L'état du Saint-Père va s'aggravant de plus en plus. L'auguste malade, toujours agité, éprouve une anxiété continue. Malgré les calmants administrés par le professeur Mazzoni, le sommeil ne revient plus. L'heure triste, inexorable, approche. Depuis un demi-mois, nous assistons à cette lutte tragique. C'est la rafale du mal, et c'est le vieux cyprès qui résiste à la furie de la tempête. Désormais, la lutte est inégale. L'arbre nouveau est fatigué, et la tourmente l'a presque déraciné. S'il réagit encore, c'est par un reste de force extraordinaire; mais tous pressentent, comme imminente, la douloureuse chute. La tristesse qu'on en éprouve est trop grande pour qu'elle puisse être exprimée par d'abondantes paroles. Qui a une âme pour admirer et un cœur pour aimer l'auguste personne du pontife mourant, s'unira aux millions de catholiques qui souffrent et qui prient, présents ou d'intention, autour du lit de Léon XIII.

8 heures 30. — Le professeur Mazzoni arrive au Vatican et se dirige, en toute hâte, vers la chambre du pape où le professeur Lapponi se tient en permanence. Pour ne pas fatiguer à l'excès et inutilement le vénérable vieillard, sa visite est très

brève. Les médecins constatent avec douleur que, bien que la lucidité de l'esprit persiste à rester toujours vive, l'état général du Saint-Père s'est sensiblement aggravé. La respiration est plus courte, le pouls plus faible, et les forces s'en vont diminuant lentement et graduellement.

9 heures 30. — L'état du malade empirant, on avertit téléphoniquement, par ordre du cardinal Secrétaire d'Etat, le cardinal Séraphin Vannutelli, grand pénitencier, de se tenir prêt à tout événement. Par téléphone aussi, on prévient le cardinal Camerlingue qui, à quelques minutes d'intervalle, arrive au Vatican avant le cardinal Vannutelli. Il monte à l'appartement pontifical et se tient dans la salle du Trône...

En ville, peu à peu, se sont répandues les graves nouvelles de l'état du Saint-Père. La plus profonde douleur envahit tout le monde, et le désir de connaître les détails de la dernière heure a relancé vers le Vatican des milliers de personnes qui resteront, toute la nuit, dans les angoisses de l'attente, sur les marches du Portail de Bronze.

Les appareils téléphoniques du Vatican travaillent avec fièvre. Tout le monde veut avoir des nouvelles et veut téléphoner. L'assaut au corps de garde des pompiers est indescriptible.

Cependant, le Gouvernement italien, en prévision du triste événement, a pris toutes ses dispositions en conséquence. Les troupes sont consignées et le service de la police a été doublé, sur la Place Saint-Pierre et ses alentours. Il a été, en outre, décidé qu'en égard à la funèbre nouvelle, on interrompra tous les services privés des télégraphes et des téléphones intra-urbains. Cette interruption durera deux heures, pendant lesquelles l'Agence Stéfani enverra une dépêche circulaire d'informations. Passé ces deux heures, chacun sera libre de télégraphier et de téléphoner...

Le prince russe Mestchersky, l'ami et le conseiller de S. M. Alexandre III, écrit, dans son journal *Grachvanin*, un article qui mérite d'être cité. Après avoir campé sur le tas humain des bassesses et des sottises, des mensonges et des maliginités, la majestueuse figure du grand Souverain spirituel du monde entier, il continue :

« L'heure s'est faite calme, au Vatican, pour qu'en ce solennel silence on recueille le dernier soupir de ce Pape dont

l'œil, encore vivace, réfléchit l'âme intacte, la conscience sans tache et la pureté qui a dominé une vie de 94 ans. Oui, en laissant de côté toute question et considération religieuses, ce moment est bien propre à exercer son prestige sur tout homme vivant en ce monde, ce moment où le grand solitaire du Vatican va prendre son vol vers le ciel, entouré en esprit par des millions de fidèles et de croyants. Le spectacle de ce souverain mondial qui se meurt et dont l'âme puissante commande au corps abattu, est d'autant plus merveilleux au commencement de ce XX^e siècle où s'élèvent partout de nouveaux trônes pour de nouveaux rois, dont les noms sont aussi divers que les renommées singulières et qui s'accordent sur ce seul point, à savoir qu'ils sont les rois de l'incrédulité et de la nullité des principes, rois de l'adoration du veau d'or, rois de la vergogne, rois du mensonge.

« Déjà, depuis plus d'un quart de siècle, ce pape centenaire est assis sur son trône et, bien que les flots de la vie des peuples s'élevassent plus tumultueux autour de la navicelle où seul il s'avancait, avec la foi pour timon et l'amour pour voile, jamais ses paroles ne furent de colère ni de malédiction contre l'humanité errante. Quand, tout autour de lui, se déchainait la fureur de la guerre, la guerre pour la domination du mensonge, de l'égoïsme, de l'intolérance, des passions, ce vieillard combattait seul et ses armes étaient la foi et l'amour.

Lundi, 20 juillet.

4 heures matin. — Au Vatican, la veillée est anxieuse. Tous les bureaux restent ouverts. Les journalistes Saraceni, Duranti, Seraiter, Kappenberg, Angelini et Fornari n'ont pas quitté le Vatican et sont continuellement en course au téléphone, Et, de même, dehors, sur les Places Saint-Pierre et Rusticucci, les *reporters* qui, depuis plusieurs nuits, ont pris quartier spécialement au Café Chiara, épient sans cesse, de la colonnade et de la place, le moindre signe, le moindre rien dont ils puissent arguer quelque chose.

5 heures. — L'état de dépression du Saint-Père a continué, durant la nuit. Le pape est toujours assidument veillé par le professeur Lapponi, Mgr Angeli et Pio Centra. Toutes les autorités du Vatican sont dans l'appartement pontifical...

8 heures 15. — Le professeur Mazzoni arrive au Vatican.

Monté par l'ascenseur, il passe à l'appartement du pape où il s'entretient quelques instants avec le professeur Lapponi qui paraît fatigué et pâli par les longues nuits qu'il a passées. Ils entrent tous deux chez le pape. La visite est courte, pendant laquelle les médecins ne poussent pas le malade à parler. Ils se retirent dans la bibliothèque où ils rédigent le *Bulletin* qui est attendu avec une fébrile anxiété par les membres de la famille Pecci, par les cardinaux, les prélats et les membres du corps diplomatique réunis dans l'*Anticamera*.

9 heures. — Le *Bulletin* vient d'être publié :

« Cette nuit, le Saint-Père n'a reposé qu'à de courts intervalles. Les conditions générales se maintiennent graves. Pulsations, 94. — Respiration, 32. — Température, 36,2.

« LAPPONI, MAZZONI. »

11 heures. — Le Saint-Père désire parler à son secrétaire, Mgr Angeli. Il lui demande des nouvelles d'une affaire confiée à Mgr Volpini et, ignorant que le pauvre prélat vient de mourir subitement, il insiste pour qu'on l'invite à presser cette affaire. Mgr Angeli, bien que fortement troublé, parvient à se dominer et tranquillise de son mieux le Saint-Père.

11 heures 10 minutes. — Les cardinaux Oreglia, Pierotti et Rampolla sont admis en la présence du pape qui leur adresse de bienveillantes paroles et parle ensuite, avec ferveur, de la dévotion à la Vierge du Rosaire. Ensuite, au cardinal Camerlingue, en pleine lucidité d'esprit, il recommande instamment l'Eglise.

Midi. — Le Saint-Père est sous le coup d'une crise aiguë. La respiration devient haletante. Les symptômes s'aggravent terriblement. Convoqués d'urgence par Mgr le Majordome, avec des lettres que portent en ville les ordonnances de salles, tous les cardinaux arrivent à l'appartement pontifical.

Midi 15 minutes. — L'oxygène, dont la chambre du pape est approvisionnée continuellement, facilite la reprise de respiration du malade. Peu à peu, le Saint-Père se ranime et, ouvrant les yeux, au milieu de l'émotion des assistants, il s'exclame, avec des larmes dans la voix :

— *Je veux revoir les cardinaux !*

Midi 20 minutes. — Sur un conseil du professeur Lapponi,

on attend quelques minutes avant d'introduire les Eminences. Sur un signe du médecin, Mgr le Majordome sort de la chambre du pape et, d'une voix émue, annonce aux cardinaux que le Souverain Pontife désire les revoir.

Midi 25 minutes. — Émus par cette délicate pensée du pape moribond, les cardinaux pénètrent doucement dans sa chambre et se disposent à l'entour de son lit. Le Saint-Père, qui leur donne bien la preuve qu'il les reconnaît, leur dit :

— *Adieu ! Adieu !*

Se retournant particulièrement vers le cardinal Camerlingue et lui tenant la main longuement serrée, il lui dit encore, en le regardant bien fixement :

— *Adieu ! Je vous recommande l'Eglise !*

Ensuite, il essaye de lever la main pour les bénir ; mais il ne le peut plus, et la main retombe inerte sur les couvertures. Les cardinaux baisent, l'un après l'autre, cette main du Souverain Pontife et sortent extrêmement émus.

Viennent ensuite, admis à baiser la main de Sa Sainteté, les diplomates qui sont dans l'antichambre, LL. EE. ambassadeurs et ministres d'Argentine, d'Autriche, de Bavière, du Brésil, de Belgique, de France, de Portugal, de Prusse, d'Espagne, de Russie. Silencieusement et pleins d'une respectueuse vénération, ils passent, tous émus, devant le lit de l'auguste malade.

1 heure après-midi. — Les symptômes du danger imminent diminuent, et le Souverain Pontife s'assoupit quelques instants.

1 heure 30. — Une autre crise vient de saisir le pape. La respiration devient plus haletante, et l'amas du catharre reflue sur la poitrine. Le professeur Lapponi recommence, sur le Saint-Père, des injections de caféine et de camphre, mais sans succès appréciable.

2 heures. — Appelé par le téléphone, le professeur Mazzoni arrive au Vatican, traverse la cour Saint-Damase et monte par l'ascenseur à la chambre du pape. Celui-ci, en le voyant près de son lit, lui dit :

— *La fin s'approche !*

Le professeur, d'une voix émue, adresse au Saint-Père quelques paroles d'encouragement, tandis qu'il constate au pouls une très légère reprise de vie. Mais le pouls aussi se

reprënd à ralentir ; et Mazzoni, quittant la chambre de l'auguste malade, déclare à ceux qui le questionnent que la science médicale a épuisé toutes ses ressources. Visiblement affecté, il sort du Vatican dans la voiture du cardinal Cassetta et il en baisse les stores verts, pour n'avoir pas à subir l'assaut des journalistes.

2 heures 35. — Sont admis à venir baiser la main de l'auguste mourant, ses familiers secrets, Bernini, Bocchini, Centra, Di Castro, Fiasci, Mascelli, Pezzoli, Seneca, Silli, Straccioli et Ventura. Mgr Bisleti, ayant demandé pour eux la bénédiction, le pape la leur accorde en disant :

— *Pauvres fils à moi, oui, oui, je les bénis !*

3 heures 40. — Le Saint-Père a une autre crise et s'évanouit. On craint la fin et on appelle le cardinal Camerlingue, qui accourt aussitôt.

3 heures 50. — Le pape entre en agonie. Le professeur Lapponi, qui se rend compte de la catastrophe redoutée et proche, fait signe au cardinal pénitencier de commencer les prières des agonisants. Le cardinal Vannutelli, revêtu de l'habit violet, commence, dans l'émotion de l'assistance, par quelques paroles d'affection qu'il adresse au Saint-Père. Puis, il procède à son douloureux office de lire les prières, tandis que, d'une main tremblante, Mgr Angeli tient le cierge et que l'assistance répond à voix basse.

Le Saint-Père tient les yeux fermés. Parfois, un léger frisson lui fait soulever les paupières.

Après la récitation des litanies des saints, le cardinal pénitencier commence le *Proficiscere*, sur un signe du médecin qui observe avec anxiété le visage exténué du Pontife agonisant dont il tient le pouls dans sa main pour en deviner, plutôt que sentir les derniers battements. Ensuite, le cardinal Vivès y Tuto prononce à voix lente les oraisons jaculatoires appropriées à ce moment suprême. Il dit particulièrement celles que le Pontife mourant avait ajoutées, naguère, aux litanies du Sacré-Cœur : *Jesu, spes morientium !... Jesu, corona sanctorum omnium !...* Enfin, il invoque sur le moribond l'intercession des Saints et des Bienheureux que Léon XIII a élevés à l'honneur des autels.

A un moment, le pape, en un suprême effort, ouvre les

yeux et tourne la tête du côté où se tient son médecin fidèle et, d'une voix fiévreuse :

— *Cher Lapponi, quelles souffrances atroces !* dit-il.

Ce sont ses dernières paroles. Les yeux se referment et, sur le visage, s'accroît davantage cette pâleur avant-courrière de la mort. En effet, l'instant fatal s'approche à grands pas. Le professeur Lapponi, jugeant que c'était la fin, approche une chandelle des lèvres du Saint-Père. La flamme tremble un peu. Un instant après, le docteur approche encore la chandelle, et la flamme en reste immobile. Le Souverain Pontife, dont la tête s'est inclinée sur un côté et dont les bras restent étendus le long du corps, a laissé aller sans effort son dernier soupir.

Il est quatre heures, quand le pape Léon XIII a rendu à Dieu sa grande âme.

Les yeux remplis de larmes et la voix tremblante d'émotion, le professeur Lapponi a donné la nouvelle à l'assistance en disant :

— Le pape est mort !

Mgr Mazzolini, pleurant aussi, va à la porte qui donne sur les antichambres où se pressent, en foule, les membres du corps diplomatique, les dignitaires et les familiers de la cour pontificale, et il profère :

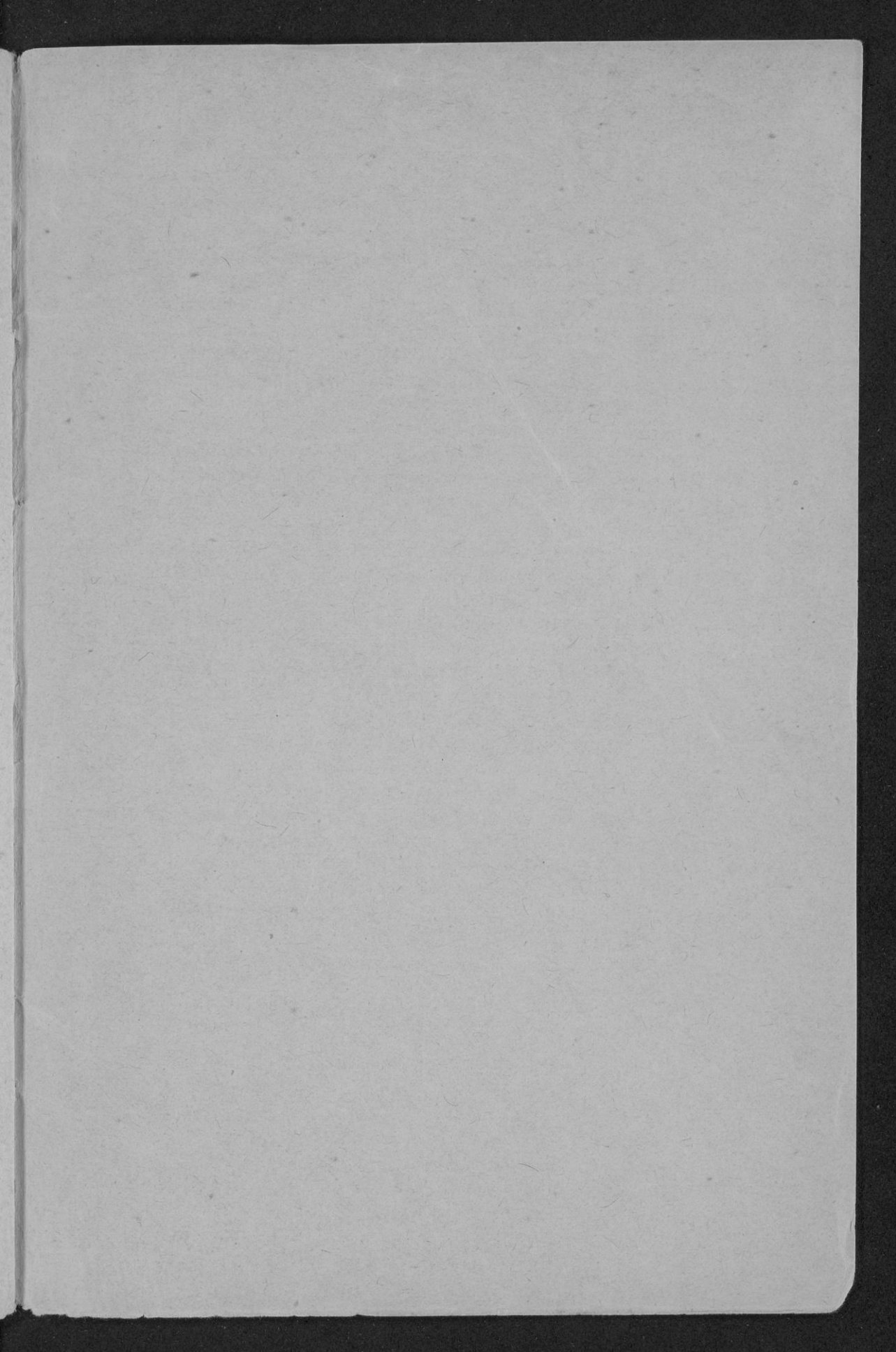
— Le Saint-Père vient d'expirer !

Le professeur Lapponi ayant certifié la mort du pape, l'assistance s'agenouille pour réciter les prières des morts, tandis que le cardinal pénitencier bénit, à son départ, l'âme sainte. Alors Lapponi, au milieu des larmes, ferme les yeux du vénéré pontife et, lui croisant les bras sur la poitrine, il place dans les mains un crucifix. Partout, ce ne sont que larmes et sanglots. Chacun ressent la perte cruelle. Le souvenir de cette heure restera ineffaçable dans le cœur et dans l'esprit de ceux qui eurent la fortune d'être présents à cette mort auguste.

...Ce jour-là, pour la France seulement, 43 000 télégrammes ont été expédiés...

ADRIANO PIERCONTI.

(Traduit de l'italien par BOYER D'AGEN.)



VIENT DE PARAITRE DU MÊME AUTEUR :

Un Prélat italien sous l'ancien État pontifical

(Léon XIII d'après sa correspondance inédite)

A l'heure où les restes du pape Léon XIII sont honorés d'une translation solennelle et où les papiers du Vatican, écrits depuis la rupture du Concordat, sont livrés à la presse française, on lira avec intérêt ces autres papiers en partie confidentiels et diplomatiques dans lesquels, de Talleyrand à Chateaubriand et de Chateaubriand à Léon XIII, de vrais hommes d'Etat savaient faire alors la même police de l'Eglise qu'aujourd'hui font, de tout autre manière, de tous autres hommes d'Etat.

Raconter avec sa correspondance privée la vie d'un pontife et d'un diplomate dont on célébrera le centenaire, en 1910; et, au cours de cette belle carrière de presque un siècle entier vécu par Léon XIII, écrire une chronique curieuse de ce vieil Etat Pontifical aux anciennes coutumes si pittoresques : telle est la tâche que M. Boyer d'Agen a entreprise et vient de réaliser. On sait que l'heureux historiographe de *La Jeunesse de Léon XIII* (1810-1838), d'*Un Prélat Italien* (1838-1846), et du *Cardinal de Pérouse* (1846-1870), a disposé, pour son travail, de documents intimes tellement précieux, qu'ils en rendent la lecture nécessaire à quiconque veut étudier les derniers actes de l'Etat pontifical au XIX^e siècle et d'un de ses plus grands papes, S. S. Léon XIII.

Un grand in-8° illustré de 600 pages. — Prix : 10 fr.

Sous presse :

LE CARDINAL DE PÉROUSE

pendant

Les Révolutions du "Risorgimento"

(Léon XIII d'après sa correspondance inédite, 1846-1878)

1 vol. in-8° de 600 pages et de 100 gravures.

PREMIÈRE PARTIE

De Pérouse à Rome

- | | |
|-------------------------------|--------------------------------------|
| I. — Préface à l'exil. | VI. — Une amitié de Metternich. |
| II. — Un évêque libéral. | VII. — Pie IX à Pérouse. |
| III. — Antonelli et Pecci. | VIII. — Retour au pays natal. |
| IV. — Tite-Live à Gaète. | IX. — Suite des Journées sanglantes. |
| V. — Les Journées sanglantes. | X. — Fin d'exil. |

DEUXIÈME PARTIE

Suite et fin de l'Épistolaire de Mgr Joachim Pecci, 1846-1878.

TROISIÈME PARTIE

Le Conclave de Léon XIII

- | | |
|-------------------------------|---|
| I. — Un cardinal camerlingue. | VII. — Ecce homo. |
| II. — Le Pape est mort. | VIII. — Les premières mules de Léon XIII. |
| III. — Notaire et prophète. | IX. — L'Hercule rouge. |
| IV. — A la Sixtine. | X. — Le Budget d'un Conclave. |
| V. — La veillée d'armes. | XI. — Un Pape et son Siècle. |
| VI. — L'Élection. | |

Un grand in-8° illustré. — Prix : 10 fr.

Par souscription payable d'avance. — Prix : 6 fr.